

Le tombereau

Nul n'aura tenu à garder ce témoin des grandes activités alpestres ou paysannes, le tombereau. Avec roues à cercles et timons, puis modernisé avec roues à pneus.

Un engin que l'on servait surtout pour le charriage du fumier, du chalet au pâturage pour l'alpage, de la ferme aux champs pour la paysannerie.

Le tombereau au printemps ou en automne, le traîneau en hiver.

On le charge avec la fourche à quatre dents. On sent cette bonne odeur de fumier, les mouches à fumier vous accompagnent par milliers qui trouvent là une nourriture abondante qu'elle commencent déjà à transformer. La vie est riche, les cycles sont nombreux que l'on croit éternels. En réalité, ils ne le sont jamais.

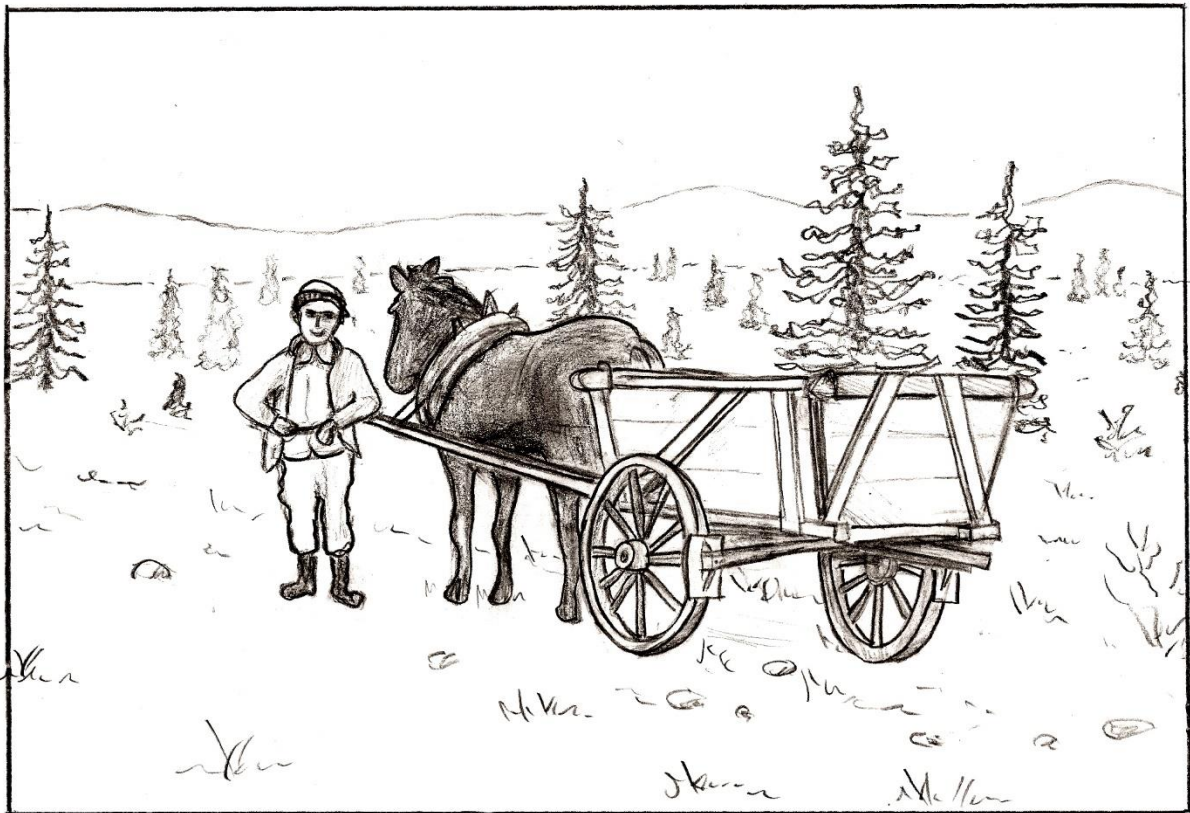
Feu les tombereau, les machines à répandre le fumier sont aujourd'hui monstrueuses, évidemment sans poésie. A moins que l'on ne puisse quand même en trouver une en ces énormités qui traversent les villages à quarante à l'heure.



Frédéric Piguet de la Brasserie, fruitier possible au Mont de Cire.



Aux Esserts sur la commune du Lieu dans les années quarante.



Du côté du Pré d'Etoy en 1970, dessin de Pierre-Abraham Rochat d'après une photo de Paul Hugger.



Le traîneau réadapté de Mollet de Derrière-la-Côte.



Le fumier

Auguste, il avait toujours préféré le fumier aux foins. C'était moins pénible. On faisait ça à l'automne ou au printemps, entre saison, alors que l'excitation de l'été n'apparaissait pas encore ou qu'elle s'était depuis longtemps calmée. On épanchait à la machine sur les plats, mais encore à la main sur une partie du domaine qui était très en pente. En dessus des prés de Vers chez Jean Goy, par exemple, On avait fait des tas en montant face à la pente ou en y descendant. Mais pour épancher, oui, on le faisait à la main. Et là c'était le beau moment. On y allait à pied, la fourche sur l'épaule. On défaisait les tas. Et c'était plus beau encore quand il faisait beau, un peu moins par ces temps glacés où tes mains souffrent sur le manche de l'outil. Et que dire alors quand la pluie parfois se transforme en neige, des flocons énormes à te mouiller en cinq minutes à peine. Et tu la vois, ta veste de tissu bleu, elle te donne maintenant froid aux épaules. Alors on rentrait à la maison. Mais par grand soleil, quel bonheur. Quand c'est le printemps, tu marches sur les vieilles herbes entre lesquelles déjà toute une nouvelle végétation s'apprête à se développer, crocus et primevère, et déjà des populages là où c'est mouillant, où prend naissance, justement, la source de la fontaine de vers l'église. Tu sens cette odeur de fumier qui se répand sur les prairies de ce village, de tous les coins où l'on fait pareil à ici où l'on y répand du fumier. Tu vois les corbeaux s'abattre sur les champs pour trier dans ce que tu épanches. Le monde vit. Et toi aussi, tu vis. Et tu vis à ton rythme, tu travailles à ta convenance, c'est-à-dire bien. C'est surtout là ton plaisir. La précipitation ne t'intéresse pas. Faire les choses bien, qu'elles soient accomplies. Et il y a du soleil, il y a l'église, les autres paysans, l'air qu'on respire en même temps que les émanations du fumier, la grande montagne qui veille et te protège elle aussi. Tu sais que là sont tes champs que tu connais, dont tu appréhende même chacune des particularités topographiques, plats, et puis dans le coin, ce raidillon qui remonte, et puis au milieu comme un replat, et puis ça recommence pour arriver enfin à la forêt. On s'y tient à peine par endroit, tant c'est en pente. Tu en connais chaque bosse, tu sais chaque aspect de ton petit domaine. Tu as vu le village sous tous les angles de chacun de ces champs, avec l'église et son clocher, le lac plus loin et toujours cette dent dans le fond qui domine. Tu vis dans ce coin et par ce coin, non pas que le reste soit sans importance, mais c'est Dieu qui t'a planté ici, alors tu y demeures. Pas plus malheureux qu'ailleurs, pas plus heureux non plus. On s'y est fait.

Tu épanches, Auguste. Tu secoues ta fourche d'un mouvement du poignet pour étaler et affiner le fumier. Prend à ton tas, divise, lance, écrase, fait du bon boulot, frappe, frappe encore des mottes trop sèches. Il se dissoudra mieux en terre s'il est fin. Dans un mois on ne le verra plus, disparu comme par miracle. Et ce sera bientôt alors l'heure des foins.

Qu'il soit là, il s'en rendait compte, c'est à quoi il avait toujours aspiré. Bien sûr, pour qu'il sente mieux encore sa terre, il aurait fallu qu'il soit pieds nus, et

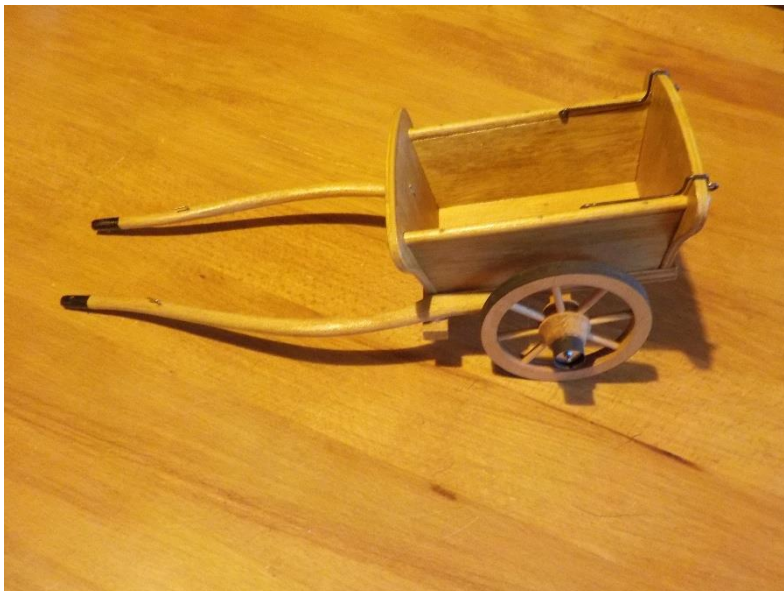
que véritablement, le pied, il touche le sol et en sente les ondes bienfaisantes. Il n'avait pas pu s'y habituer comme d'autres l'avaient fait. Il y avait surtout ces plantes qui ont des tiges trop rudes et qui vous blessent les pieds. La vie en plus est assez difficile sans qu'on se la complique encore avec des originalités. Mais ce sentiment de possession est-il bon, ce fait de vouloir posséder est-il sain ? Alors il regarde les autres gens, Auguste, il regarde les Brûlées, il regarde les Grands Billards et il se rend compte finalement que ces terrains-là, même s'ils ne lui appartiennent pas sur le papier, sont à lui quand même. Et il les aime. Il les aime comme il aime tout le vallon, d'un bout à l'autre. Et que c'est le sien, véritablement. Et qu'il croit que personne ne l'aura jamais aimé autant que lui. Personne !

Il va près de la forêt et se met sous des érables sycomores d'une grandeur inaccoutumée et au tronc épais et écaillé. Il les trouve si extraordinaires que parfois il s'en approche pour mettre sa main sur les écailles. Et il marche dans les feuilles mortes.

Et il se dit : on le tient, l'univers, on n'a rien à espérer de mieux, qu'à comprendre les arbres, qu'à être au cœur de la nature.

Alors il se remémorait les feux qu'on faisait dans les bois, le thé qu'on cuisait dans la gamelle, les bêtes que l'on allait rapercher à l'automne quand l'on pratiquait encore ce que l'on appelle les pâtures en commun. Il en avait des choses à dire et à évoquer, Auguste. Trop. Et c'est ainsi, tout plein d'images d'autrefois, qu'il repartait contre le village, la fourche sur l'épaule.

Jean Lugrin, d'après les souvenirs d'Auguste Chapendal.



Le tombereau, engin miniature de Noldy.

